

Rocroi

Hervé Dumez

Au soir de la victoire de Rocroi, alors que le Maréchal de l'Hôpital avait été emmené, blessé, ses gens avisèrent sur sa table un portefeuille de cuir qu'ils apportèrent au jeune duc d'Enghien. Il contenait quelques feuillets que le Duc lut à la lueur de sa chandelle.



Malheur au royaume dont le prince est un enfant dit la sainte Écriture, & le roi de France n'est plus aujourd'hui qu'un enfant malingre n'atteignant pas cinq années, entouré d'intrigants espérant, souhaitant peut-être, sa mort, comme il arrive à tant de petits. L'ennemi cherche à profiter de cet état des choses.

Demain ne sera que le dernier degré d'une longue descente à l'abîme. Un à un, & comme lambeau après lambeau arrachés d'un corps malade, les soutiens du royaume ont été emportés. Le cardinal de Richelieu, tout d'abord, si longtemps haï & si pitoyable en sa fin de souffrances. Le roi ensuite, Louis le treizième, nous venons de l'apprendre, ses maux ayant égalé ceux de son ministre.

Tout vieux que je sois, il se pourrait alors que je fusse le dernier à pouvoir surseoir à l'effondrement de ce malheureux pays. La mission que le feu roi m'a confiée m'est en tout cas sacrée.

Près de mourir, on dit que Louis le Treizième fit un rêve : c'est que le royaume étant alors enveloppé de maux, un jouvenceau le sauvait. Éperdu, alité & peut-être n'ayant déjà plus tout à fait ses sens, il nomma le lendemain un général de vingt ans à la tête de son armée, duc seulement mais appelé à la mort de son père à se faire appeler Monsieur le Prince, le rejeton des Condé. De son courage, nul ne saurait douter : il a déjà risqué sa vie en quelques combats. Mais qui n'est capable de charger avec audace à vingt ans ? Il convenait de se méfier d'une tête si novice & probablement toute éblouie d'une telle fortune, enivrée de gloire, & le feu roi, en un reste de sagesse, me fit appeler afin que je fusse placé à ses côtés, glace indispensable à en refroidir les ardeurs.

Ainsi devins-je, à un âge où il serait doux de jouir du repos qu'un vieux & fidèle serviteur de la monarchie a mérité, son ultime rempart.



Étude pour la bataille de Rocroi, Charles Lapicque (vers 1966)

De longtemps, je n'avais pas revu le duc. J'avais le souvenir d'un enfant entouré des égards dus à un prince du sang. Nous nous retrouvâmes à Amiens, à la fin avril, il y a de cela un mois. Je suis accoutumé des camps pour y avoir passé les trois-quarts de ma vie. Le bruit m'en est familier au point que je ne le remarque plus : les rires des soldats jetant les dés près des feux, le roulement des charrois d'artillerie, le cliquetis des épées, le bruit mat des mousquets que l'on forme en faisceaux, les chants des maraudeurs ayant connu la bonne

fortune de découvrir une barrique dans quelque ferme abandonnée, les hennissements des chevaux réclamant leur avoine. J'étais à regarder quelques cartes du pays. De Mélos, le gouverneur des Pays-Bas, avait déjà repris Aire & la Bassée, & gagné sur nous la bataille d'Honnecourt. On savait que les Espagnols préparaient depuis longtemps le siège d'Arras. Mais il semblait que, tablant sur la mort prochaine du roi de France, leur général songeât à pousser ses ambitions plus haut. Délaissant Arras, ne s'était-il pas résolu à menacer Paris, comme lorsque sept ans auparavant les estafettes espagnoles avaient patrouillé dans Gonesse ? Jamais encore nulle armée ne l'avait emporté sur celle du roi d'Espagne & les troupes de France, affaiblies par les désertions de l'hiver, étaient bien trop faibles pour se risquer à lui barrer la route. Si absorbé que j'étais dans mes raisonnements, je mis du temps à percevoir l'étrangeté de ce qui advenait à l'entour de moi, & à réaliser que le camp s'était tu, comme si l'armée tout entière était brusquement figée. C'est ce silence même qui me tira de moi-même. On n'entendait plus que le pas assourdi de quelques chevaux approchant. D'étonnement, je sortis pour m'enquérir de la cause d'un tel état de fait et, pour la première fois, levant les yeux sur le cavalier qui était à leur tête, j'éprouvai ce regard qui, comme un poinçon s'imprimant au métal, vous pénètre & vous marque, imposant le silence. Lancé par un jeunet.

Dans les jours qui suivirent, nombre de maraudeurs égaillés rejoignirent le camp, peut-être par conscience du danger que courait le royaume, ou comme si l'arrivée du jeune Duc annonçait quelque événement.

Nous restâmes trois semaines à Péronne. Le Duc & Gassion, un huguenot ayant servi sous les ordres du roi de Suède¹ & retenu de lui de folles idées sur le pouvoir de la cavalerie sur le champ de bataille, pour moi un étranger suspect dans nos rangs, s'agitaient, se rencontraient, & complotaient en mon absence, j'en avais vent. Puis l'armée se mit en marche. Les jeunes fous étaient pressés d'en découdre, mais je parvins à empêcher tout combat. L'Espagnol se dirigea vers Landrecies. Le Duc se jeta à Guise, la place la plus exposée. Il prétendait qu'aucune ville ne devait plus être perdue, lui étant désormais à la tête de l'armée. Mais

1. Gustave Adolphe
[note de la
rédaction].

l'ennemi délaissa Landrecies, puis Capelle. Gassion, avec deux mille cavaliers, fut envoyé pour le marquer au plus près. Nous suivions nous-mêmes, aussi vite que le Duc le pouvait, aussi lentement que mes efforts de retardement le permettaient. Lorsque nous fûmes à Joigny, nous apprîmes d'une part que de Mélos avait atteint Rocroi & commencé la tranchée et, d'autre part, le Duc & moi, que le feu roi avait rendu son âme à Dieu. J'espérai qu'Enghien, soucieux des intérêts de sa maison & désireux de les fortifier aux tout débuts de la régence, rejoindrait Paris. Mais il fit tenir secrète la mort du roi & décida de marcher sur Rocroi. Il pensait m'amuser en m'expliquant qu'il ne voulait que faire passer quelques secours à cette place sous le couvert des bois qui l'entourent, mais je le soupçonnai de vouloir livrer bataille, ce à quoi j'étais disposé à m'opposer de toute ma force.

Le conseil se tint à Rumigny. J'étais assis à sa droite. Il annonça aux officiers la mort du feu roi. Puis il poursuivit. Rocroi se trouve sur une légère hauteur. Le terrain qui y monte est sec & sûr. Mais avant d'y parvenir se trouvent des défilés & une plaine marécageuse. De Mélos avait fait installer son armée sur le terrain découvert & rien ne pouvait passer les défilés sans qu'il en fût averti. D'Enghien était d'avis de tenter le passage. Soit l'Espagnol s'y opposait & puisqu'il dégarnirait alors les alentours de Rocroi, il serait possible de faire passer des secours sous le couvert des chemins forestiers ; soit il laissait faire & les deux armées se trouvant face à face, on hasarderait tout en une bataille. C'était là précisément la folie que le feu roi m'avait chargé d'éviter. Mais le Duc reçut le soutien de Gassion & des autres : chacun conclut à la bataille. J'étais le dernier à parler. Lorsqu'il se tourna vers moi, à nouveau son regard, perçant, encadrant son nez en bec de rapace, me figea. Ma voix se déroba. Ne pouvant rien faire en cette occasion, dans l'incapacité de m'opposer à lui de face, je bredouillai mon acquiescement mais résolu de tout faire échouer & de sauver ce qui pouvait l'être encore. Mon expérience me disait que l'Espagnol empêcherait de toute façon les premières troupes de pénétrer dans les défilés. Ainsi, l'armée pourrait retraiter, n'ayant perdu qu'un minimum de ses forces.

Ce ne fut pas ce qui arriva, ce que je ne me puis expliquer. Gassion passa à la tête d'une troupe de cavaliers & revint. Les Espagnols l'avaient observé, mais laissé faire. Il nous rejoignit, le Duc & moi. Aussitôt qu'il eut arrêté sa monture face à nous, il se mit à nous entretenir de la situation. L'armée espagnole était, comme annoncé, sise sur le terrain dominant les marécages. Il y avait juste assez de place pour que la nôtre s'établît face à elle. Il suffisait à l'entendre d'envoyer assez de chevaux légers passer les défilés & prendre position pour que l'armée tout entière pût traverser à son tour. Cette fois, je ne me tus pas & répliquai : une telle manœuvre passait l'entendement. Quelques chevaux légers sans soutien d'infanterie seraient bientôt balayés & toute l'avant-garde des troupes à pied prise au piège des défilés. Il était exclu de risquer ainsi le sort du royaume désormais lié à celui de l'armée. Gassion n'eut pas le temps de répartir. Le Duc prit en effet la parole, d'un ton qui pour la première fois se fit impérieux. Les Espagnols sous-estimaient l'importance de nos

troupes, n'ayant probablement pas eu vent des renforts qui s'étaient joints au cours de notre marche. Ils n'imagineraient pas qu'une troupe de cavaliers pût avoir passé sans être appuyée d'infanterie & quoiqu'il en pût être, l'intérêt des Espagnols était de livrer bataille à l'armée tout entière, ce que lui entendait bien leur offrir. Me fixant, il me confia le commandement des troupes qui constitueraient l'aile gauche & prit Gassion à l'aile droite. Son ton n'autorisait plus que l'on se permît d'argumenter. Je rejoignis mes régiments.

Le Duc fit assurer les défilés par quelques détachements d'infanterie & se jeta en avant avec une troupe de cavalerie. S'installant sur une colline, ce petit rideau masquait le mouvement général. Il aurait suffi que quelques cavaliers espagnols chargeassent pour qu'il se changeât en déroute. Mais stupéfié peut-être par une telle audace, & confiant en l'avenir qu'elle dessinait pour son camp, laissant échapper le présent en pensant à l'avenir, de Mélos ne fit rien, sinon de faire se déployer son armée.

Nous nous vîmes bientôt enfermés dans un champ clos entouré de forêts & de marécages à peine suffisant pour contenir les deux armées. Chacune se tenait sur une colline, n'étant séparée de l'autre que par un vallon. Derrière nous était le défilé, qui transformerait toute défaite en déroute sans rémission possible, le royaume de France disparaissant alors sous la coupe d'Espagne. À notre gauche, où je me tenais, La Ferté-Sénéterre commandant sous moi, étaient des marais, empêchant du moins les

Espagnols de nous tourner. Face à notre droite où était Gassion, des mousquetaires ibères avaient investi un bois en en faisant une redoute imprenable. Au loin, derrière l'armée du roi d'Espagne, nous apercevions les murs de Rocroi.

Nous nous trouvâmes à trois, le Duc, Gassion & moi. Gassion enrageait à la bataille, voulant jouer en un coup de dé improbable le sort de tout un royaume. Je le contrai avec une colère contenue, & le poids de mes états passés au service du feu roi. Le Duc conclut d'un ton de maître qu'il se chargerait de l'événement.

Ma position étant la moins mauvaise, il m'avait mandé de simplement tenir ferme en attendant que les Espagnols montassent jusqu'à nous. Lui & Gassion avaient projeté d'envelopper l'aile gauche de l'ennemi. Je savais qu'un tel plan ne manquerait pas d'échouer, l'infanterie d'Espagne organisée en *tercios* qui tenaient le centre ne pouvant pas se vaincre. M'étant joint au Duc, je laissai à La Ferté Senneterre le soin de bousculer ce plan funeste. Il fit passer les marais à toute sa cavalerie & à cinq bataillons de gens de pied, désobéissant au Duc & obtempérant à moi, l'ordre étant de rejoindre Rocroi en contournant l'armée espagnole.



Rocroi, Charles
Lapicque (vers 1966)

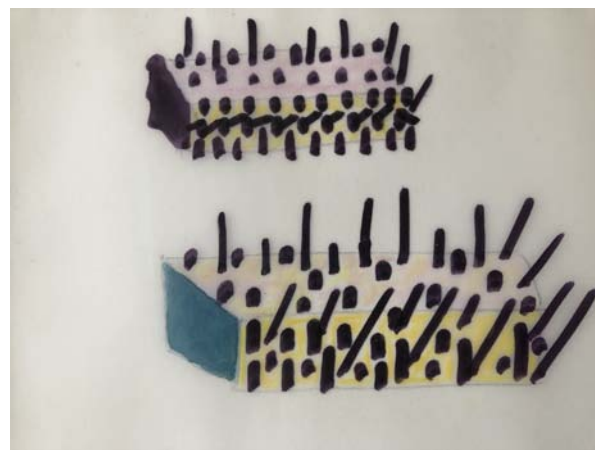
Par malheur, le Duc s'aperçut aussitôt de ce qui était en cours. Sans m'adresser même un mot, il se porta le plus vite qu'il put à l'aile gauche & intima à la Ferté de cesser son mouvement & de revenir en la place qui lui avait été fixée. Du moins était-il désormais trop tard pour que rien se fît : le soir humide tombait derrière les forêts, offusquant les plaines de ténèbres.

Les deux armées allumèrent leurs feux. Elles étaient si proches qu'il était impossible de savoir où s'arrêtaient les lignes. Il régna ce soir-là une sorte de paix. Le Duc ne daigna pas coucher dans sa tente & s'en alla dormir au milieu des soldats, affichant sa grandeur dans ce geste d'une humilité qui me parut vaine.

Levé à la première heure du jour, il choisit de s'attaquer aux mousquetaires espagnols qui, retranchés dans le bois, empêchaient toute avance de notre infanterie. Les ayant défaits par extraordinaire, il marchait sur la gauche du bois tandis que Gassion passait avec sa cavalerie à sa droite.

C'est alors que je tentai de tout sauver. Quoique mes ordres fussent d'attendre que les Espagnols vinssent à moi, je fis prendre le galop à mes escadrons qui n'atteignirent les Espagnols qu'hors d'haleine & incapables de les bousculer. J'étais à leur tête & me battis farouchement jusqu'à ce qu'une balle de pistolet me cassât le bras. Les Espagnols s'avancèrent alors, nous repoussant avec vigueur, saisissant nos pièces d'artillerie, n'étant arrêtés que par le corps de réserve. Ainsi avais-je espéré que le combat, désormais incertain, notre aile ayant été enfoncée alors même que l'autre s'avançait, finirait par une sorte d'équilibre de raison. Ce fut bien ainsi qu'il en alla tout d'abord. Espenan, alors qu'il avait fait avancer l'infanterie au centre, s'apercevant que mon aile était débordée, fit arrêter la progression, attendant de savoir quel serait le sort de la cavalerie espagnole à gauche & de celle de Gassion à droite, & ne voulant risquer d'être tourné.

Étant blessé, c'est à mon estafette que je dois le récit de ce qui suivit, que je dicte ce soir. Voyant que le sort de la bataille se jouait sur mon aile, Enghien, au lieu de poursuivre la cavalerie espagnole qu'il avait défaite, abandonne dans une manœuvre insensée la poursuite, passe dans le dos de l'infanterie du roi d'Espagne & attaque à revers les escadrons qui poursuivaient les miens. Pris entre le corps de réserve & lui, les cavaliers espagnols se trouvent défaits. L'arrivée de Gassion les achève. Ne restaient, au centre, vaincus jusque-là, que les *tercios*. Fontaine, impotent, les commandant d'une chaise² portée par ses soldats, ordonne de ne tirer que quand les Français seront à vingt-cinq pas. La cavalerie du Duc la charge. La mitraille l'arrête. Nouvelle tentative, nouvel échec : les rangs espagnols s'écartent brusquement, laissant apparaître une batterie de dix-huit canons qui déciment les attaquants. Troisième



Étude pour la bataille de Rocroi, les Tercios, Charles Lapicque (vers 1966)

2. On peut voir cette chaise au musée de l'armée, hôtel des Invalides [note de la rédaction].

tentative, même résultat. Mais alors se rejoignent la cavalerie des ailes & surtout le corps de réserve, les Espagnols se trouvant désormais encerclés. J'avais fait dire à Sirot, qui commandait ce corps, que la bataille était perdue, l'aile gauche ayant été battue & qu'il devait sauver ses unités. Il répondit à mon messenger que la bataille ne pouvait être perdue puisque Sirot & ses hommes n'avaient point encore engagé le combat, & il les fit marcher. Leur arrivée fut décisive pour l'encerclement des Espagnols. Fontaine ayant été trouvé mort sur sa chaise, ses officiers proposent alors de parlementer & le Duc lui-même s'avance. Mais par une inconcevable méprise, ou par une volonté de ne pas avoir à reconnaître leur première défaite devant un général de vingt ans, les espagnols tirent sur ce dernier tout en le manquant, fait encore plus inconcevable. Les Français chargent en furie et, entrant d'un coup au cœur même des bataillons espagnols, en font un carnage que le Duc lui-même doit arrêter pour que les prisonniers soient épargnés. Il fait mettre ses hommes à genoux pour remercier Dieu.

Je crois avoir tout fait afin de sauver le royaume en n'appliquant pas des ordres irréfléchis qui eussent pu conduire à tout perdre, ainsi que le feu roi me l'avait demandé. Mes erreurs volontaires, mes maladresses raisonnées, mes désobéissances précautionneuses, devaient conduire à ce que la bataille ne fût pas décisive, qu'elle conduisît à un retrait honorable des Espagnols ou une trêve, l'armée du roi de France n'ayant pas été risquée. Je ne parviens pas à comprendre comment deux jeunes fous, le Duc & Gassion, eurent le sort pour eux. Un roi de cinq ans vit sa couronne sauvée par un général de vingt. Sans vouloir l'accuser, je ne saurais reconnaître que la providence a bien organisé les choses, & ne regrette rien de ce que j'ai pu faire, en mon âme & conscience, que je crois être ce que le feu roi avait voulu de moi.

Commencé à Rocroi, le dix-huitième jour de mai de l'an de grâce seize-cent-quarante-trois & achevé le lendemain. Signé : *François de l'Hospital*, seigneur du Hallier & de Beynes

*
**

Sa lecture achevée, Enghien lança dans un coffre ces quelques feuillets, avant de souffler sa chandelle et de s'endormir ■

Référence

Pure Michel de (1696) *Histoire du maréchal de Gassion : où l'on voit diverses particularités remarquables qui se sont passées sous le ministère des cardinaux de Richelieu, & de Mazarin, & sous le règne de Gustave Adolphe, roi de Suède*, Amsterdam, Chez J. Louis de Lorme & Estienne Roger. [Houghton Library, Harvard University]